

L'aventure

ARAGON

La vie et l'œuvre de Louis Aragon sont un continent à (re)découvrir. Quarante ans après sa disparition, « l'Humanité » consacre un hors-série au résistant, poète et homme politique. Cent pages et autant de photos qui explorent toutes les facettes de l'écrivain communiste à l'immense talent. Extrait.



ON

Aragon, homme politique et dirigeant du Parti communiste ?

Guillaume Roubaud-Quashie

Directeur de la Maison Elsa Triolet-Aragon

Si le poète récusait le qualificatif d'écrivain engagé, il fut bien un responsable communiste de premier plan, œuvrant pour la liberté des créateurs et la défense des artistes inquiétés par le pouvoir soviétique.

Aragon, homme politique ? « *Il (est) du droit de tout le monde de ne pas être un homme politique. On sait que je dis cela de moi d'une façon constante, ce qui amène chez certains de mes camarades un petit sourire. Je ne trouve pas la chose drôle personnellement. Je ne suis pas un homme politique. J'ai accepté de jouer un rôle politique dans la mesure où on m'a dit que ça pouvait servir le Parti.* »

Nous sommes à Drancy, au printemps 1970. Ces propos sont prononcés par Aragon lors d'une réunion du comité central. Ils nous placent d'emblée au cœur du problème « Aragon politique ». Politique : ces trois petites syllabes lui sont jetées comme autant de disqualifications. Entre mille exemples, projetons-nous à un moment de gloire et de reconnaissance pour Aragon : les années 1944-1947 (c'est-à-dire de la Libération et la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'au début de la guerre froide). Prenons Robert Charbonneau et Berthelot Brunet, journalistes et écrivains canadiens. Le premier, contre Aragon (qui verrait « à travers les verres colorants de l'esprit du parti »), écrit dans le *Canada* du 23 janvier 1947 : « Ne confondons pas la littérature et la politique. » Le second, dans l'édition du 25, enfonce le clou contre Aragon, « successeur en ligne directe de Barrès » : « L'on sait que M. Aragon est un écrivain en- ■■■

■■■ gagé, que M. Aragon proclame partout qu'il est un écrivain engagé... » Tout est dit, et il n'est plus besoin d'argumenter : Aragon ne fait pas vraiment de la littérature, il fait de la politique, il est engagé.

Engagé ? Non. Apolitique ? Non plus...

On conçoit qu'Aragon ait refusé de se faire ainsi cataloguer, enfermer, éliminer. Engagé ? « *Je ne suis pas curieux mais j'aimerais qu'il me citât des sources et m'indiquât que j'ai employé cette expression, une seule fois, sauf pour en faire la critique* », répliqua-t-il dans *les Lettres françaises* du 7 février. Ce vocable sartrien (et la conception qui le sous-tend), Aragon n'en a jamais voulu et n'aura cessé de le dire – ces nombreuses récusations n'empêchant d'ailleurs pas ses adversaires et même certains de ses amis de parler, comme ce pauvre Brunet, d'Aragon écrivain engagé. Aragon engagé ? Non. Aragon apolitique ? C'est une autre affaire...

Aragon a rejoint le Parti communiste dans les années 1920 et ne s'en est jamais caché. Il y est resté fidèle jusqu'à sa mort, malgré les coups à prendre et les invitations sucrées à rejoindre d'autres rives. Dans le même temps, est-ce que cela suffit à le définir, et à le définir comme écrivain ? On peut en douter : écoutez le chant d'Éluard et celui d'Aragon. Comment penser des esthétiques plus dissemblables malgré une com-

munauté de vues politiques ? Et puis, ce chant, il a bien fallu qu'Aragon, à plus d'une occasion, en défende la liberté contre certaines volontés politiques considérant les écrivains comme des « *ingénieurs des âmes* », attendant de ceux-ci qu'ils se placent bien « au créneau » fixé par le bureau politique et produisent une sorte de « *littérature déclarative* » (selon les mots d'Aragon lors de la réunion du comité central, en janvier 1958).

Cela dit – et ce n'est pas peu –, Aragon a aussi été un militant communiste, et même un dirigeant communiste. Il a joué un rôle considérable parmi les artistes et intellectuels, avec l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, la Maison de la culture, *Ce soir*, l'Espagne... « *C'était le temps où Aragon et Malraux n'avaient pas 40 ans et, pour les jeunes gens que nous étions, c'est entre eux deux que le choix oscillait de la route à prendre* », dira le peintre Boris Taslitzky dans les années 1950.

Soutien à Rostropovitch

Survient la guerre, et Pierre Juquin a montré tout l'éventail et l'importance de l'action d'Aragon dans la Résistance, sur le front littéraire, mais bien au-delà. La Libération ? Mille structures dans lesquelles Aragon tient une place de tout premier plan. Mais je voudrais aller droit sur la séquence qui s'ouvre à Gennevilliers en 1950, avec l'élection de l'écrivain au comité central du PCF : ■■■

RÉSOLUTION DU COMITÉ CENTRAL D'ARGENTEUIL, 1966



En 1966, la direction du PCF se réunit à Argenteuil pour aborder les « problèmes idéologiques et culturels ». Aragon inspire un texte qui repense le rapport entre les créateurs et le Parti.

Qu'est-ce qu'un créateur ? Qu'il s'agisse par exemple de la musique, de la poésie, du roman, du théâtre, du cinéma, de l'architecture, de la peinture ou de la sculpture, le créateur n'est pas un simple fabricant de produits desquels les éléments sont donnés, un arrangeur. Il y a dans toute œuvre d'art une part irréductible aux données et cette part, c'est l'homme même. Tel écrivain, tel artiste était seul capable de produire l'œuvre créée. Concevoir et créer, c'est ce qui distingue les possibilités de l'homme de celles de l'animal. La culture, c'est le trésor accumulé des créations humaines. Et la création artistique et littéraire est aussi précieuse que la création scientifique, dont elle ouvre parfois les voies. Une humanité débarrassée des contraintes et des entraves qu'impose le « calcul égoïste » doit pouvoir trouver ce trésor et s'en saisir dans sa totalité. L'héritage culturel, toutefois, ne saurait être considéré comme constitué de créations du passé, qu'on se borne à épousseter, en leur donnant un sens au goût du jour. Où, d'ailleurs, commence le passé ? L'héritage culturel se fait chaque jour, il a toujours été créé au présent, c'est le présent qui devient le passé, c'est-à-dire l'héritage. C'est pourquoi l'on ne saurait limiter à aucun moment le droit qu'ont les créateurs à la recherche. C'est pourquoi les exigences expérimentales de la littérature et de l'art ne sauraient être niées ou entravées, sans que soit gravement porté atteinte au développement de la culture et de l'esprit humain lui-même. ▲

INTERVENTION D'ARAGON AU 18^e CONGRÈS DU PCF, 1967

Comment définir d'un mot cette politique ? Il y a une expression dont nous nous servons entre nous, souvent ; je l'ai entendue dans bien des conversations ces temps-ci. Ce n'est pas encore une expression courante, mais tant mieux, parce que je n'aime pas beaucoup les expressions stéréotypées, et depuis dix-sept ans que je suis au comité central, mon principal travail a été de lutter contre le jargon dans le Parti. Et voilà. Et voilà pourtant que je vais contribuer à ce jargon en vous proposant une définition de

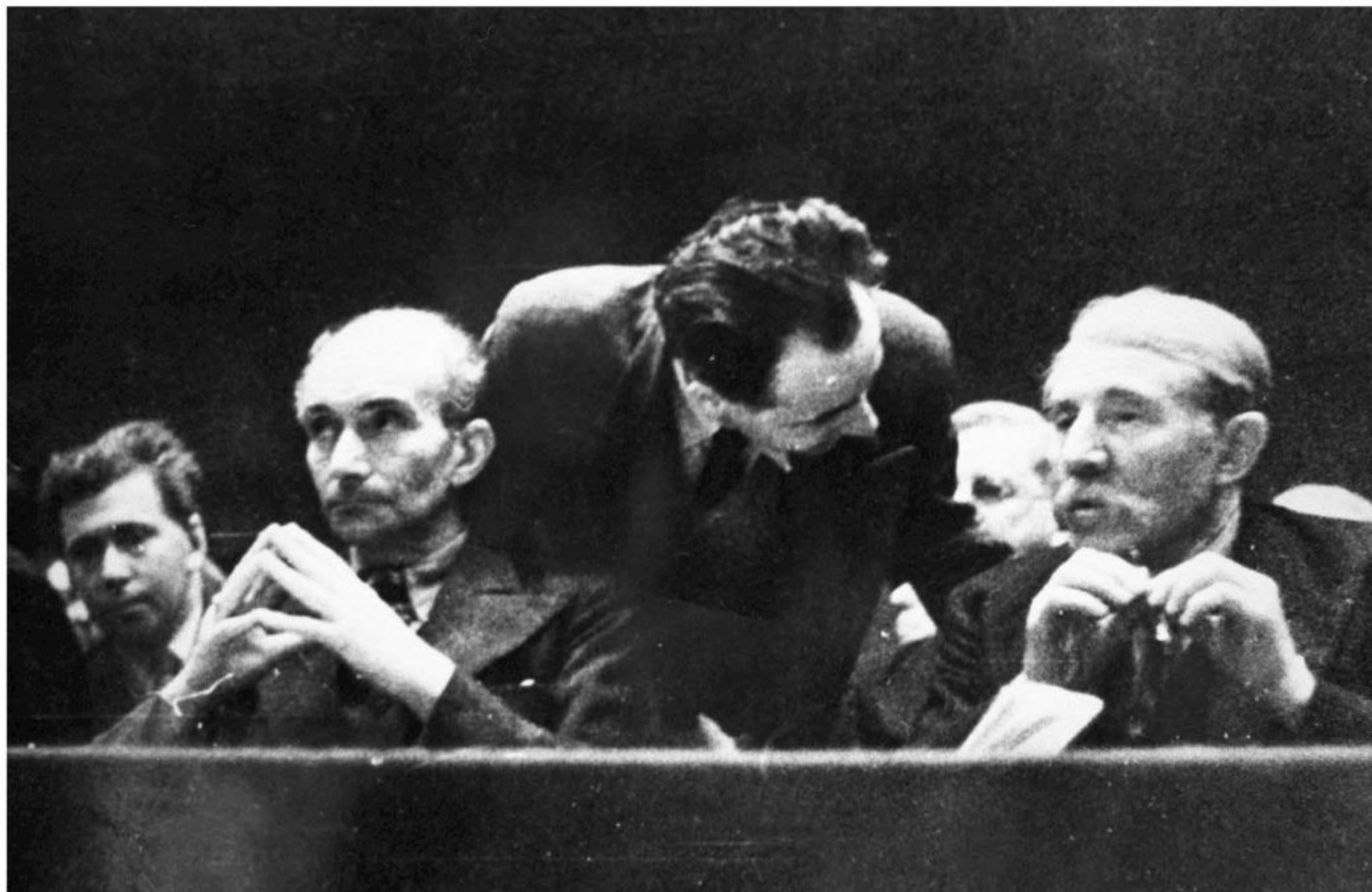
notre politique en la nommant la politique de l'ouverture. Quand on dira le mot ouverture, on nous demandera, sans doute, dans notre jargon : une ouverture, en direction de qui ? Pas en direction de quoi que ce soit, chers camarades : une ouverture, comme une fenêtre, se fait sur quelque chose ; ce quelque chose-là, c'est une des grandes caractéristiques de notre pays, c'est la diversité. Nous avons beaucoup utilisé cette expression, la diversité française, en fort bonne part à l'époque de la Résistance. Je ne pense pas

que nous ayons changé d'avis à ce sujet et cette « diversité » conditionne notre politique. C'est un peu l'équivalent de ce qu'on appelle d'un autre nom quand il ne s'agit que de la pluralité. Cette ouverture, qui se fait aujourd'hui sur cette diversité, a un autre caractère plus important encore : c'est de nous faire apercevoir l'horizon, et la lumière qui règne sur le paysage que nous avons ainsi devant nous. Lumière qui s'appelle d'un mot, l'avenir, et c'est là l'un des mots français les plus beaux qu'il soit. ▲



Au congrès de Levallois-Perret, Aragon s'affirme comme un dirigeant communiste en reprenant à son compte l'expression « politique d'ouverture » à la diversité qu'il souhaite pour son parti, sans la limiter au domaine des arts.

Entre l'écrivain Jean-Richard Bloch et Marcel Cachin, Aragon en meeting à la Mutualité pour la défense de la culture, en 1935.



MÉMOIRES D'HUMANITÉ / ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA SEINE-SAINT-DENIS

■■■ le voici, de la façon la plus officielle qui soit, un dirigeant communiste. Comment dire en peu de mots son apport ? Il n'est pas si simple d'établir des constantes en ces temps bien instables, mais tentons de tirer quelques fils.

Le premier, sans nul doute, c'est la défense des créateurs. Aragon n'a jamais été responsable en titre des organismes de direction du PCF chargés des intellectuels et de la culture, mais c'est dans ce domaine qu'il intervient le plus, le plus précocement et le plus continûment. Même aux durs temps du jdanovisme finissant, quand il défend «*l'art de parti*» (à la tribune du congrès, en 1954), Aragon ne manque pas de brocarder «*ouvriérisme*», «*populisme*», tout art qui se présente «*avec la seule affirmation de classe comme garante*».

Hors de question de défendre sur commande n'importe quelle œuvre, pour peu qu'elle ait été produite par un membre du Parti. Et Aragon, après Lénine, de citer en exemples les textes de Gorki et Maïakovski écrits alors qu'ils n'avaient aucune carte en poche. C'est l'œuvre et ses qualités propres qui comptent, non l'auteur et ses cotisations. En 1961, Aragon est élu membre titulaire du comité central ; le succès de *la Semaine sainte* (1958) l'a établi aux yeux de tous comme un très grand écrivain. Proche de Thorez de longue date, il a l'oreille et l'estime de Waldeck Rochet. La voix d'Aragon se fait de plus en plus ferme au sein de la direction. C'est ce qui permet la résolution du comité central d'Argenteuil (1966). Texte de «*compromis*», comme le dit Aragon lui-même, mais un compromis dans lequel plusieurs paragraphes ont été imposés par l'écrivain sans amendement possible. Par la plume d'Aragon, le premier parti de gauche et l'un des plus puissants partis communistes d'Europe occidentale affirme désormais : «*L'on ne saurait limiter à aucun moment le droit qu'ont les créateurs à la recherche*» ; «*les exigences expérimentales de la littérature et de l'art ne sauraient être niées ou entravées, sans que soit gravement porté atteinte au développement de la culture et de l'esprit humain lui-même*». Cette ligne affirmée pour la France, Aragon met tout son poids pour que le PCF la défende publiquement pour le monde entier, y compris les pays socialistes. C'est le soutien aux écrivains Daniel et Siniavski, à Rostropovitch, au cinéaste Paradjanov... Mais Aragon ne limite pas ses interventions au seul domaine artistique. Les années passant, il plaide de plus en plus nettement pour ce qu'il appellera en 1967 une politique de



Aragon visite l'exposition Picasso, à Nice, avec le peintre (à gauche), Elsa, Cocteau (au fond) et Maurice Thorez, en 1956.

«*l'ouverture*». Il s'agit de sortir le plus complètement possible du stalinisme, de ses principes et de ses méthodes, de son orientation et de son langage. Celui qui ne parle ni ne pense comme nous ne doit pas d'abord être vertement condamné et sermonné, mais écouté, en vue d'établir un dialogue pouvant l'amener à faire un pas. Aragon, en janvier 1958, à ses camarades du comité central : «*Je nous souhaite que les gens qui pensent de nous un certain mal aujourd'hui soient le parti de demain. C'est seulement comme ça que nous pouvons avoir un avenir.* » On sait en ce sens tous les efforts déployés en 1968 en direction d'une jeunesse contestataire pas toujours très structurée ni dans la ligne de tous les communiqués du bureau politique, mais dans laquelle Aragon retrouve le visage qui fut le sien et qu'il se refuse à condamner trop définitivement.

Défense des homosexuels

Dans le même temps, à mesure que s'affirme cette conception communiste déstalinisée, l'écart avec ce qui se pratique dans de nombreux pays socialistes ne peut toujours être tu. Pour la Tchécoslovaquie et le printemps de Prague, là encore,

Aragon met tout son poids dans la balance. Quand l'invasion survient, il tire autant que possible vers la condamnation publique la plus ferme. Quand la tension avec les Soviétiques s'aiguise sur des questions politiques majeures, Aragon plaide contre toute capitulation. Dans un comité central duquel à peu près rien ne filtre, écouter Aragon, c'est mesurer l'ampleur d'un divorce avec l'URSS de Brejnev et ses satellites. 1969: « *Je ne suis pas prêt à échanger l'ORTF de de Gaulle contre la Pravda. Il faut comprendre la gravité de la phrase que je viens de prononcer. Ce n'est pas du tout à la légère, imaginez-vous.* » 1970, à propos de la Pologne: « *Quand on pense, et nous n'avons rien dit pendant tout ce temps, que les mêmes hommes qui devaient en arriver à ces mesures économiques ont pratiqué par rapport à leur toute petite minorité juive (...) des mesures qui sont d'un aspect parfois révoltant, puisque des hommes et des femmes qui étaient membres du Parti depuis sa fondation et qui avaient sacrifié leur vie, pour le Parti, pour le communisme, dont beaucoup avaient été dans les camps de concentration, ont été brusquement priés de s'en aller en Israël le lendemain, alors qu'ils ne voulaient pas aller en Israël.* »

D'autres fils auraient pu être tirés encore, même s'ils laissent parfois moins de traces quand ils prennent la forme d'échanges informels avec le secrétaire général du PCF ou le directeur de *l'Humanité* – je pense notamment à la question des droits des homosexuels.

Médiocre ? Pas tant que ça...

En tout cas, sans même considérer, dans l'écriture aragonienne, cette indubitable « liaison délibérée » entre littérature et politique, il paraît difficile de soutenir qu'Aragon n'a pas joué un rôle de premier plan dans la vie du Parti communiste, la détermination de ses orientations. Aragon, en 1970, refusait le costume d'homme politique. Il fut pourtant, irréfragablement quoique à sa façon et sans qu'on puisse le réduire à cela, et conseiller du prince et dirigeant communiste à proprement parler. En 1963, il disait au comité central: « *Bien que vous ayez fait de moi un homme politique, vous n'en avez jamais fait qu'un médiocre.* » On est tenté, comme alors Maurice Thorez, d'interrompre le poète: « *Pas tant que cela!* » ▲



À Prague,
à l'entrée des
chars russes,
le 21 août 1968.

BETTMANN